

STARS ET FILMS

TOUS LES JEUDIS

N° 169. 1-9-49.

FILM COMPLET

16 PAGES 8 FRANCS



BARBARA STANWYCK
DAVID NIVEN
dans

L'Orchidée Blanche

ET
Dennis O'Keefe
dans

La Brigade DU SUICIDE
(T-MEN)



(T. Men)

Une production Edward SMALL pour Eagle-Lion Films Inc.

distribuée par Gaumont (Distribution).

Producteur : Aubrey SCHENCK.

Réalisateur : Anthony MANN.

Scénario de John C. HIGGINS d'après une nouvelle de Virginia KALLOGG.

Film raconté par J. FAGEL.

DISTRIBUTION :

| | |
|---------------------|-----------------|
| Dennis O'Brien..... | DENNIS O'KEEFE. |
| Evangeline..... | MARY MEADE. |
| Tony Genaro..... | ALFRED RYDER. |
| Schmer..... | WALLY FORD. |
| Mary Genaro..... | JUNE LOCKHART. |

CHAPITRE PREMIER

L'écrit n'a rien d'imaginaire : c'est un épisode, entre mille, de la lutte qui oppose chaque jour, aux États-Unis, les bandits et les policiers du Treasury Department, le ministère des Finances de la-bas. Ces policiers doivent déjouer les machinations fructueuses de la pègre qui s'ingénie à frustrer le trésor : faux monnayeurs, fraudeurs fiscaux, fraudeurs de douane, fabricants d'alcool clandestins.

L'histoire que vous allez lire est celle de deux « T-Men », comme on nomme familièrement, chez eux, les policiers du Trésor.

Depuis quelque temps, les services financiers de l'État de Michigan s'inquiétaient du nombre vraiment excessif de faux billets en circulation à Détroit. Un agent, Brisbey, fut chargé de se mettre en rapport avec un indicateur, un barman, qui lui fixa rendez-vous après l'heure de fermeture de son établissement.

Brisbey fut exact au rendez-vous. Le barman devait le renseigner sur certains individus chargés d'écouler les billets falsifiés.

Brisbey guettait, dans l'obscurité du quai silencieux, l'arrivée de son indicateur. Il perçut un bruit de pas pressés, et s'avança au-devant de l'homme quand, soudain, un coup de feu claqua. Le barman s'affaissa : deux nouvelles détonations retentirent. Brisbey n'eut que le temps de s'enfoncer dans l'ombre et de détalier, pour échapper au sort de celui que les gangsters venaient d'abattre pour le punir de sa trahison. De l'ombre, un homme surgit, fouilla les poches du corps étendu...

Quand Brisbey se présenta au centre de la police, il ne put qu'avouer son échec. Le directeur hocha la tête :

— Affaire ratée sur toute la ligne. Nous sommes brûlés. Parce que nous sommes, d'ici, trop près des gangsters, qui nous repèrent facilement et se font un jeu d'identifier nos indicateurs... Vous, Brisbey, vous ne pouvez plus nous être d'aucune utilité, en l'occur-

rence...

— Que faire ? On ne peut laisser ces misérables tuer et voler avec cette audace !

— Nous les aurons. Mais, comme pour Al Capone, il nous faudra faire appel à la police centrale de Washington...

— Les fameux « T-Men »... murmura Brisbey.

— Oui. Des risque-tout, inconnus de nos oiseaux, et qui ont, comme eux, plus d'un tour dans leur sac.

Sitôt alertée, la police fédérale convoqua deux de ses meilleurs limiers, choisis en raison de leur parfaite connaissance de l'italien. L'un d'eux, Dennis O'Brien, était un grand gars solide, au visage régulier, aux yeux clairs ; d'origine irlandaise, il avait grandi dans un faubourg new-yorkais, où il avait appris l'italien en jouant avec des enfants d'émigrés. Célibataire, il risquait sa vie en sportif.

L'autre, Tony Genaro, était fils d'Italien. Quand il déclara qu'il était marié, le chef Carson fit la grimace ; il murmura :

— Je préfère les célibataires, pour ce genre de boulot... car les risques sont gros...

— Je le sais, mais j'aime mon métier ! sourit Genaro. Ma femme, en m'épousant, savait que j'étais un T-Man. C'est une brave petite épouse, courageuse, qui n'a aucune envie d'entraver ma carrière. Et mon gosse, plus tard, suivra sans doute mes traces...

Tant de paisible résolution rassura le chef.

— Vous ferez équipe, tous deux ; précisa-t-il. Il s'agit de démasquer celui qu'on suppose être le chef de la bande, un Italien nommé Vantucci. Pour tous, il est un honorable et riche commerçant, propriétaire d'entrepôts de comestibles. Il a déjoué jusqu'à présent tous les pièges. Je vous préviens : la chasse sera dure, car il s'agit d'un gros gibier... Vous avez le droit de refuser cette mission, si elle vous paraît trop dangereuse...

— Tu as peur du danger, toi ? questionna posément O'Brien, en s'adressant à Anthony Genaro.

— J'aurais choisi un autre métier, si j'étais froussard ! Donc, camarade, en campagne...

Les deux hommes se serrèrent la main, dans un élan cordial qui émut les hauts fonctionnaires, un peu gênés en face de ces deux hommes qu'ils envoyaient peut-être à la mort.

O'Brien et Genaro mirent au point leur plan d'action. Ils allèrent consulter, dans la bibliothèque de la police, tous les journaux et documents qui pouvaient les éclairer, avec le plus de détails possibles, sur les activités multiples des bandits du Michigan depuis les vingt dernières années.

Ils notèrent minutieusement des noms, des dates, potassèrent à fond les grands procès de gangsters. Le

Abonnements : France : un an 400 fr. — Six mois 200 fr.
 Etranger : un an 650 fr. — Six mois 325 fr.

Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X^e).

En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit

soir, ils se posaient des « colles » mutuelles sur l'aspect physique ou le sinistre palmarès de leur héros.

Car ils avaient décidé de se rendre à Detroit, de s'y faire passer pour des membres de la bande, à présent dispersée, qui avait eu, dix ans plus tôt, une fâcheuse célébrité sous le nom de River-Gang (bande de la Rivière). Il fallait donc être en mesure d'endormir la méfiance des gangsters : le moindre détail, la plus légère hésitation pouvait trahir les policiers. Ils savaient que leurs adversaires, dans ces cas-là, liquidaient immédiatement les curieux...

Nos deux amis choisirent des noms de guerre. Anthony Genaro devint Toni Galvani ; O'Brien se mua en Vanni Harrigan. Ils eurent soin de faire marquer leur linge à ces nouvelles initiales, et, sitôt arrivés à Detroit, se firent habiller chez un tailleur du cru.

Puis ils se rendirent dans un hôtel réputé accueillant à la haute pégre. Le propriétaire, un Italien du nom de Pasquali, protégeait avec une paternelle sollicitude tous les mauvais garçons qui venaient chercher asile chez lui.

Les deux policiers se présentèrent ensemble pour demander des chambres. Quand Pasquali les pria de s'inscrire, ils échangèrent un bref coup d'œil, que surprit leur hôte. Aussi, lorsque après une légère hésitation, ils déclarèrent se nommer Smith et Davis, l'Italien cligna un œil complice :

— Non... Ça paraît trop suspect ! Disons... Dawson et Milner...

— Si vous voulez... acquiesça « Vanni Harrigan ». Dès qu'ils eurent gagné leur chambre, les associés guettèrent les allées et venues autour de l'hôtel. Bientôt, ils virent entrer deux hommes qu'ils devinèrent être des collègues :

— Bravo ! La police de Detroit ne perd pas de temps pour entrer dans le jeu ! conclut Tony Genaro.

Les collègues ne s'attardèrent pas longtemps : ils présentèrent à l'hôtelier deux photos anthropométriques des nouveaux locataires, — dont Pasquali se hâta de noter les vrais noms, au passage :

— Nous recherchons deux prisonniers récemment libérés qui viennent d'arriver dans cette ville, et qui doivent être surveillés. Sont-ils descendus chez vous ?

— Non... mentit Pasquali, entre deux courbettes obséquieuses. J'ai deux nouveaux locataires en quête de travail. Ils ne leur ressemblent pas du tout !

Les policiers n'insistèrent pas et s'en furent. De leur fenêtre, les deux T-Men les virent s'éloigner. Presque aussitôt, leur hôte frappait à leur porte. Ils le reçurent avec un luxe de précautions qui confirma Pasquali dans son opinion. L'Italien leur confia :

— Prenez garde : la police vous surveille tous les deux. Galvani et Harrigan.

— Où as-tu pêché ces noms-là ! gronda O'Brien, en secouant l'hôtelier. A peine arrivés, et déjà trahis ! Tu es vraiment trop curieux, mon bonhomme !

— Ne me faites pas de mal ! Je suis un ami ! protesta Pasquali. Ce sont les policiers qui m'ont montré vos fiches. J'ai dit que je ne vous connaissais pas... Mais maintenant que je sais qui vous êtes, je vais vous rendre service.

Les deux T-Men firent mine de se concerter du regard, indécis. L'Italien reprit, volubile, souriant :

— Le mieux, pour vous, c'est de trouver tout de suite du travail, en bonne compagnie... Je vais vous envoyer chez un gros importateur... le signor Vantucci.

Tout se déroulait à merveille, jusqu'ici. Toni et Vanni s'humanisèrent jusqu'à remercier cet obligeant ami des mauvais garçons à la dérive...

Et le matin même, nantis d'une recommandation de Pasquali, ils se présentaient chez celui qu'ils avaient mission d'observer.

Vantucci se montra extrêmement déflant, et questionna les nouveaux venus en leur posant des « colles » insidieuses. Car les bandits vivent dans la crainte perpétuelle des mouchards et des policiers camouflés. Mais nos deux amis avaient suffisamment « potassé » l'histoire de la pégre locale pour se tirer d'affaire sans anicroche. Ils avaient l'air de vrais « durs », eux-mêmes réticents en face de cet homme au regard scrutateur, à la mâchoire carrée de latin cruel.

Enfin, Vantucci fit visiter ses entrepôts immenses à ses deux nouveaux « employés » : à perte de vue, des hangars, pleins de caisses chargées de fruits, de bouteilles, de conserves.

— Allez au vestiaire : vous y trouverez des vête-

ments de travail, conseilla-t-il. Vous pourrez disposer de deux armoires. Justement, j'ai dû me séparer du Schemer (1) dont l'esprit de combine personnelle me ne convenait pas.

— Liquidé ? sourit Vanni Harrigan d'un air supérieur. — Non. Il a cru prudent de prendre le large. Mais, ailleurs comme ici, il sera surveillé ! Je n'aime pas les incartades. Compris ?

— N'oubliez pas, patron, que nous sommes les deux seuls survivants du River-Gang, et que nous connaissons la musique ! bougonna Vanni, l'air vexé.

Dès que Vantucci eut regagné ses bureaux, O'Brien-Harrigan chuchota à Genaro-Galvani :

— Je voudrais bien retrouver ce Schemer. S'il est mal avec Vantucci, il parlera, sous l'effet de la rançune. Regarde-moi ça : beaucoup trop court et trop large pour moi... Mais ces vêtements vont sans doute me renseigner...

Il tira de la poche de la combinaison bleue un journal. — Los Angeles... Le Schemer avait la nostalgie de son pays. C'est là qu'il a dû retourner. Pour le reste, le laboratoire de la police me fournira quelques indications.

Il roula le vêtement autour de sa ceinture et referma son veston :

— Mon pauvre vieux, je vais te fausser compagnie. Explique mon absence à Vantucci comme tu voudras. A bientôt, de toute manière !

O'Brien quitta Detroit pour soumettre au laboratoire le « bleu » du Schemer. L'analyse fut prompte :

— D'après les débris trouvés dans ses poches, votre homme fume régulièrement le cigare et doit mâcher des herbes chinoises digestives. Il porte à l'épaule gauche un cicatrice assez longue et relativement fraîche...

En quittant le laboratoire, il alla voir ses chefs.

— Tâchez de vous procurer un échantillon du papier qu'emploient ces bandits pour tirer leurs faux billets. Pour gagner leur confiance, nous allons vous remettre deux plaques gravées tout ce qu'il a d'authentiques. Et bonne chance, O'Brien ! Et communiquer tous vos rapports à notre agent local, Lindsay.

Tandis que le policier se dirigeait vers Los Angeles, son malheureux compagnon d'aventure passait un mauvais quart d'heure.

Surpris et alarmé par la subite disparition du pseudo-Harrigan, Vantucci soumettait Tony Genaro à un interrogatoire brutal :

— Si ton ami n'était pas un mouchard, pourquoi s'est-il enfui ? répétait Vantucci, tandis que ses complices jouaient avec le visage du pauvre policier comme avec un punching-ball. Malgré la souffrance qui l'hébetait, Tony criait :

— Vous n'allez pas croire ça, patron ! Il ne m'a pas fait de confidences, mais quand vous nous avez interrogés au sujet du River-Gang, vous nous avez parlé de la disparition de Renato... Or, justement, Vanni Harrigan avait été soupçonné, à ce moment-là. A tort, je dois le dire. Mais il n'a jamais digéré ça... Il a cru que

(1) Schemer : Combinard.

Toni Galvani subit un rude interrogatoire...





les histoires allaient recommencer, et il a préféré s'en aller, je crois... Je ne sais rien de plus, parole !

— Bon. Ça va. Moi non plus, je ne le crois pas mêlé à la mort de Renato ! sourit Vantucci, rassuré. Mais que cela te serve d'avertissement : nous ne laissons rien au hasard, ici... Toi, tu sais « encaisser » sans parler. Ça me plaît...

CHAPITRE II

A Los Angeles, Vanni Harrigan s'était mis en quête du Schemer en interrogeant tous les pharmaciens de la ville sur ceux de leurs clients qui usaient des fameuses herbes chinoises. Ce fut seulement chez un Chinois très « occidentalisé » qu'il obtint une récompense satisfaisante :

— Ah ! oui... un homme trapu, assez gras... Je ne saurais vous dire ce qu'il est devenu. Je lui avais dit que je ne m'occuperais plus de son foie tant qu'il s'obstinerait à prendre des bains de vapeur... C'est contre-indiqué, dans son cas. Mais il est entêté comme une mule ! O'Brien remercia l'obligeant pharmacien. Et il se rendit aussitôt dans les établissements de bains de vapeur, à la recherche du Schemer. La cicatrice lui permettrait de l'identifier à coup sûr...

Le policier en était à son quatorzième bain de vapeur, et il avait perdu déjà quatre kilos, lorsqu'il rencontra enfin celui qu'il cherchait.

Il se rhabilla et attendit, dehors, la sortie du personnage, qu'il suivit jusqu'à sa demeure : une maison meublée. Il monta discrètement derrière lui et, au rais de lumière qui filtrait sous la porte, repéra la chambre du gangster. Après quoi, il alla lui-même louer une chambre au même étage et reprit sa filature.

Le Schemer ressortit bientôt. Il fumait un long cigare et se rendit dans un café de la ville. Mais il ne resta pas dans la salle commune, et alla frapper à une porte discrète, à gauche du comptoir.

O'Brien n'avait rien perdu de ses gestes. A son tour, il frappa. La porte s'entrouvrit. Le faux Harrigan déclara venir de la part de Vantucci, et l'homme méfiant qui filtrait les arrivants le laissa passer.

Autour d'une table au tapis vert se tenaient les habitués d'un tripot clandestin. O'Brien avait son plan. Il joua, flegmatique. Le Schemer risquait des sommes d'autant plus importantes qu'il était chargé d'écouler de faux billets et qu'il lui en coûtait peu de perdre !

O'Brien, à un moment, perdit une somme que le Schemer gagna. Le policier glissa exprès dans la liasse un billet faux, imprimé à l'aide ses clichés authentiques, mais sur un mauvais papier.

Comme il l'avait prévu, l'œil exercé du faux monnayeur eut tôt fait de déceler le billet défectueux. Le Schemer sursauta : le billet ne provenait pas de la bande... Ce grand type serait-il un concurrent ? Dans ce cas, il était de l'intérêt de tous d'éliminer le nouveau venu. Ce serait un excellent moyen de rentrer en faveur auprès de Vantucci...

— Avec
▲
mon cliché et
votre papier,
ce serait
parfait...

O'Brien →
fini par
trouver celui
qu'il cher-
chait...

Il tendit à
l'opératrice
un billet plié
comme celui
du Schemer.





Le Schemer dénonça donc O'Brien au tenancier du tripot et partit prudemment. Mais quand les hommes de main s'voulurent appréhender le suspect, le policier, qui avait prévu la réaction de son adversaire, se dégagea d'un bond, atteignit le compteur électrique, le ferma d'un geste précis et laissa les bandits affolés s'entre boxer dans l'obscurité.

O'Brien regagna posément la maison meublée. Il alla frapper chez le Schemer, et s'engouffra dans la chambre dès que la porte en fut entr'ouverte. Le bandit, décontenancé par cette irruption imprévue, portait déjà la main à sa poche pour se défendre. Mais « Vanni Harrigan » le retint d'un geste :

— Inutile. Je suis venu causer avec toi, Schemer.

Et comme l'homme demeurait stupéfait, O'Brien se présenta :

— Je me nomme Vanni Harrigan. Nous

sommes confrères. Mais moi je travaille jusqu'à présent tout seul. Tu m'as traité durement, tout à l'heure...

— C'était mon droit, j'imagine ! Que me veux-tu ? se rebiffa le Schemer.

— Te proposer un accord. Car si tu as jugé déplaçant de gagner un billet faux, tu as trouvé très drôle de me refiler un des tiens. J'ai pu comparer le genre de travail. Donc, voici mon idée... En fait de gravure, le mien est nettement supérieur ; mais ton papier est plus beau que le mien. Je crois qu'en utilisant mes clichés sur ton papier, nous atteindrions la perfection. Qu'en penses-tu ?

— Mais... personnellement, je n'ai pas d'opinion ! Ce n'est pas moi le patron...

— Soumetts-lui mon offre et présente-moi...

Le Schemer restait béant de stupeur devant tant de tranquillité audace.

— Tu travailles seul, c'est vrai ? insista-t-il, incrédule.

— Jusqu'à présent, oui. Mais si ton patron est régulier, je ne demanderai pas mieux que de m'entendre avec lui. Mes moyens personnels manquent évidemment d'envergure. Au lieu de nous tirer dans les pattes, nous ferions mieux de nous associer...

— J'en parlerai... Je te tiendrai au courant... dit le Schemer, évasif.

Vanni Harrigan parut se contenter de cette promesse, et prit congé.

Mais il épia son voisin, et le suivit pour la seconde fois lorsqu'il s'en alla passer la soirée au *Perroquet Bleu*, un cabaret de demi-luxe.

Pour observer le Schemer sans être remarqué de lui, O'Brien s'enferma dans la cabine téléphonique, et engagea une cordiale conversation avec Lindsay, qu'il pria de venir lui-même au *Perroquet Bleu*.

Tout en bavardant avec son collègue, le policier ne perdait rien de ce qui se passait dans la salle. Il vit le Schemer adresser un signe discret à une belle fille, moulée dans une robe de satin noir fort décolletée. Cette jolie personne, svelte et blonde, était l'attraction principale de l'endroit. Onduleuse, le sourire engageant, elle allait de table en table, photographait les consommateurs et leur laissait l'adresse de l'Agence centrale de photographie, où ils pourraient aller chercher leur effigie.

La jeune fille s'approcha de Schemer, qui lui remit un billet plié en bonnet d'évêque et lui chuchota quelques mots. Après quoi, elle s'éloigna.

— Pourquoi lui a-t-il donné mon billet plié de cette manière ? se demanda O'Brien, qui voulut en avoir le cœur net sans tarder.

Le Schemer venait de partir. Il n'était donc venu que pour transmettre un message. La jolie fille devait faire partie de la bande. A quel titre ?

O'Brien revint s'asseoir à la table que venait de quitter le gros homme. Comme il s'y attendait, la belle photographe s'avança vers ce nouveau client. Il se prêta de bonne grâce à la petite formalité de l'instantané, puis

il tendit à l'opératrice un billet plié exactement comme celui du Schemer. Il la vit marquer une imperceptible hésitation ; les beaux yeux fardés exprimèrent en un éclair la défiance, la peur, le défilé. Elle se hâta de s'éclipser.

— Elle va sûrement alerter ses complices, conclut O'Brien, ravi.

Sur le programme de l'établissement, il traça quelques mots destinés à Lindsay, qui venait d'arriver et qui, selon leurs conventions, viendrait re-



— Avoque que tu es un flic du Trésor !

prendre sa table sitôt qu'il la quitterait. *Je vais de ce pas à l'Agence centrale de photographie*, disait le message.

La blonde Evangeline, en effet, avait couru jusqu'à l'atelier de Paul Miller, son amant, qui dissimulait son activité de faux monnayeur derrière cette façade artistique et commerciale.

— Regarde ! dit-elle, haletante d'avoir couru. Le Schemer m'a remis un billet faux, fabriqué par un type qui prétend travailler seul. Or, quelques minutes plus tard, le même billet m'a été remis, plié comme les nôtres, par un inconnu dont je t'apporte la photo...

Paul Miller examina à la loupe les deux billets : ils étaient identiques.

— Comme gravure, ils valent mieux que les nôtres. C'est à s'y méprendre, en vérité ! Mais quel mauvais papier !

Après avoir reconnu discrètement les lieux, O'Brien rentra chez lui.

Trois hommes l'y attendaient : le Schemer et deux colosses d'allure peu rassurante qui, dès son arrivée, sautèrent sur lui, le ceinturèrent et le lièrent sur un fauteuil. Le Schemer ironisa :

— Excusez-moi. Mais nous avons l'habitude de nous entourer de précautions. Et nous ne vous connaissons pas, en somme !

Le plus patibulaire des deux colosses se pencha vers le policier ligoté :

— Avoue que t'es un gars de la police, et que tu viens nous espionner !

— Mais vous êtes fou ! Je ne demande qu'à travailler avec vous !

— Comme ça ! Sans références ? Tu nous prends pour des agneaux, hein ?

O'Brien crut s'évanouir sous la brutalité du coup qui l'atteignit en pleine poitrine. Il reprenait à peine son souffle que les poings énormes de son tortionnaire lui martelaient la figure... Il crut ensuite qu'on lui arrachait les oreilles. La brute insistait, rageuse :

— Avoue que tu es un flic du Trésor ! Foi de Moxie, tu parleras ? Aide-moi, l'Horizontal ! cria Moxie à son compagnon.

Celui-ci lia les avant-bras d'O'Brien sur ceux de son fauteuil et enfonça un cure-ongles entre l'ongle et la chair d'un doigt. Le sueur coulait le long du visage tuméfié du supplicié. Pendant ce temps, Moxie fouillait les poches du veston de « Vanni Harrigan », vérifiait l'adresse de son tailleur

— Que voulez-vous que je vous dise ? gémissait O'Brien. Pasquali m'a envoyé chez Vantucci. Mais j'ai eu l'impression que ce n'était pas lui le vrai patron, et je ne lui ai rien proposé. Téléphonnez-lui. Il vous dira si oui ou non il m'avait offert du travail dans ses entrepôts, avec mon copain Toni Galvani, seul survivant avec moi du River-Gang...

— Ça va. On va vérifier... sois tranquille ! ricana Moxie.

Quand ses trois tourmenteurs cessèrent leur interrogatoire, O'Brien, à bout de forces, s'évanouit.

Il savait qu'à dater de cet instant il serait surveillé par les bandits. L'Horizontal (ainsi nommé en raison de sa nonchalance amie des divans), devait s'installer chez lui et ne pas le quitter d'une seconde.

• Le lendemain, le Schemer et Moxie repaurent. Vantucci avait confirmé les déclarations de « Vanni Harrigan ». Il fallait donc voir ce que valait son offre. Un essai était donc nécessaire.

Escorté de ses trois gardes du corps, O'Brien fut conduit dans une belle villa, où un petit homme brun, Shorty, le reçut :

— Exposez-moi votre affaire en détail, je vous écoute, dit Shorty.

— Vous êtes au courant de tout, puisque j'ai soumis deux échantillons de mon travail au Schemer et au photographe, dit O'Brien. Mais je ne veux parler en toute franchise qu'au grand patron.

— Je suis le grand patron ! affirma Shorty, très digne.



— Oh ! Tony Genaro ! Quelle surprise !

Le Schemer allait périr dans son étang, sans pouvoir s'échapper.

— Non. Depuis mon arrivée, voici trois coups de téléphone auxquels vous répondez en subordonné défectueux. Je ne suis ni sourd, ni aveugle.

Les bandits s'interrogèrent du regard. Shorty haussa les épaules :

— Laissez-le. Il a raison, dit-il.

O'Brien jubilait. Il allait toucher au but, sans trop de difficultés,

en somme. Mais auparavant, puisque le supérieur de Moxie semblait décidé à l'admettre dans la bande, il entendait venger sa dignité offensée. Et, d'un magistrat direct, il envoya Moxie au tapis, sans que personne songeât à lui reprocher ces justes représailles.

Ensuite, il suivit Shorty dans un élégant bureau, où trônait une très belle fille, du genre « vamp mondaine » ; toilette et coiffure de bon goût, allure autoritaire et racée. Shorty murmura :

— C'est Miss Diana qui dirige tout...

O'Brien ne s'attendait pas à cette surprise. Il sourit, détendu par l'accueil aimable et serein de la belle créature. Toutefois, il remarqua qu'elle aussi répondait, au téléphone, avec la déférence laconique d'une parfaite secrétaire. Il observa, après lui avoir vu prendre des notes :

— Curieux qu'un « grand patron » reçoive lui-même des ordres !

Miss Diana eut un sursaut d'amour-propre offensé :

— Oui ou non, Harrigan, voulez-vous travailler avec nous ?

— Sans doute. Mais je me méfie. Et j'aime mieux avoir affaire au bon Dieu qu'à ses saints...

— Nous reconnaissons Miss Diana pour notre chef !

affirma Shorty, scandalisé par l'attitude de ce nouveau venu.

Harrigan parut en prendre son parti. Il sortit de sa poche un cliché et un billet, et les tendit à la jeune femme :

— Le Schemer a dû vous dire que je souhaitais travailler avec vous, en vous prêtant mes clichés et en vous empruntant votre papier.

— Nous allons faire un essai ! décréta Miss Diana. Elle sonna, et Paul Miller, le photographe, apparut. Il examina longuement le cliché, puis fixa sur O'Brien un regard insistant. Les autres attendaient, impatients, son opinion.

— Il a raison, dit-il. Ce cliché est absolument parfait. Je vais vous préparer un échantillon, vous jugerez par vous-même.

— Si vous m'employez, je tiens à faire venir près de moi mon copain Tony Galvani, qui s'ennuie à Détroit, déclara O'Brien.

— Accordé ! sourit Miss Diana.

L'affaire s'annonçait bien. Toutefois, Shorty observa :

— Pourquoi ne nous avez-vous donné qu'un cliché, au lieu des deux faces du billet ?

— Parce que, moi aussi, je suis méfiant. Et si je ne faisais pas l'affaire avec vous, j'avais le droit de tenter ma chance ailleurs. En vous donnant mes deux clichés, je vous laissais libre de me



— Eh bien ! oui, je suis un T.-Man... Et je vous ai tous eus !

«liquider»... ce qui eût été imprudent, je dois vous dire... L'échantillon réalisé par Paul Miller fut jugé remarquable. Le photographe en avait tiré plusieurs exemplaires. O'Brien n'eut pas trop de peine à s'en faire remettre un. Lindsay se chargerait de le faire analyser...

CHAPITRE III

O'Brien apprit ainsi que le magnifique papier, léger et solide à la fois, était fait d'une pâte dans laquelle entrait une plante textile d'origine chinoise. Il fallait donc surveiller les bateaux qui déchargeraient des cargaisons venues d'Extrême-Orient...

Tony avait rejoint son ami, qui le renseigna sur son activité :

— Je suis persuadé que le chef habite ici-même. Mais tous ceux que j'ai vus ne sont que ses subordonnés. Il faudrait décider le Schemer à parler. Car il doit connaître ce « grand patron » si bien grâcé...

Le Schemer « Toni Galvani » fut assez bien accueilli par la bande. Il apportait à tous des nouvelles de Vantucci. Il en profita pour glisser discrètement au Schemer :

— Je ne sais ce que tu as pu faire, mais tu es plutôt mal vu en haut lieu... Je t'en avertis simplement. Si tu voulais quitter la bande, ce serait peut-être prudent... Tu pourrais toujours travailler en douce avec Harrigan et moi.

— Ils n'osent pas me liquider ! grinça le Schemer, anxieux. J'ai de quoi les faire trembler. Je possède leur code. Et s'ils étaient trop méchants, je renseignerais la police !

— C'est pas une chose à faire ! protesta le faux gangster. Travaille plutôt avec nous. Harrigan se mêle de Shorty, de Miss Diana, et n'a pas digéré les brutalités de Moxie.

Cette offre rassura le Schemer. Ni le bandit ni le policier ne savaient que, précisément, le mystérieux « patron » avait donné l'ordre à Miss Diana de liquider le Schemer au plus tôt. Le gros homme tenait à faire devant Toni Galvani la démonstration de ses qualités professionnelles :

— Venez avec moi au marché. C'est là que j'écoule le plus facilement les faux billets, car je peux ensuite me perdre dans la foule en cas de grabuge.

Il donna un billet de dix dollars pour payer un demi-dollar de fruits qu'il partagea avec Toni. Et la vendeuse fut bien surprise, moins de vingt secondes plus tard, de voir son billet confisqué par un inspecteur de la police du Trésor.

Tout en bavardant comme de bons camarades, Toni et le Schemer croisèrent deux femmes. L'une d'elles s'arrêta devant le policier et lui tendit la main en s'écriant :

— Oh ! Tony Genaro ! Quelle surprise de vous rencontrer ici !

La seconde jeune femme avait rougi et marqué un léger recul. Le Schemer, intrigué, observait son compagnon. Le policier, très gêné, protesta :

— Mais... Madame, vous faites erreur ! Je me nomme bien Toni, mais pas Genaro et je n'ai pas le plaisir de vous connaître...

— Oh ! Mary ! Ton époux s'amuse à me taquiner ! Pourquoi ne m'avais-tu pas dit qu'il était ici ? insistait la jeune femme, en se tournant vers sa compagne.

Tony, impassible, considérait sa femme. En brave épouse de policier, la malheureuse comprit quel danger la bavarde faisait courir à son mari. Elle sourit avec effort :

— Laisse monsieur, Daisy... Il n'a qu'une très vague ressemblance avec mon mari. Excusez-vous, monsieur ! ajouta-t-elle avec un petit salut, avant d'entraîner la gaffeuse.

Le Schemer ne fit aucune observation. Toni eut le courage de plaisanter :

— Je renoncerais volontiers au célibat en faveur d'une aussi gentille gosse !

Puis il reprit sa conversation.

Mais le lendemain, Moxie, ayant suivi le Schemer au hammam, prit un cruel plaisir à faire comprendre au condamné que son heure était venue. Le Schemer blêmit d'épouvante ; il bégaya, s'accrochant à l'espoir de fléchir Moxie :

— J'ai toujours été régulier ! Le patron n'a rien à me reprocher... Tiens, la preuve que je suis loyal, c'est que je tiens à signaler la drôle d'attitude de ce Toni Galvani. Hier, il a rencontré une femme qui prétendait le reconnaître et l'a nommé Genaro... Il était en train de me proposer de vous laisser tous tomber pour travailler avec Harrigan et lui...

Moxie ne répondit rien. Il enferma le Schemer dans sa cabine, après avoir ouvert, de l'extérieur, le robinet



— Le patron vous donne cette dernière chance de prouver votre bonne foi.

— Je ne les ai pas... voulut mentir O'Brien

Mais, déjà, Moxie le fouillait tandis que l'Horizontal braquait son brownning sur le policier. Il n'y avait plus qu'à suivre Shorty...

O'Brien remarqua, non sans surprise, que l'auto des bandits l'emmenait vers le port. On le fit monter à bord d'un cargo, que protégeait une garde redoutable et patibulaire.

Les bandits se taisaient en attendant l'ordre du patron, et bouchaient ostensiblement toutes les issues. Miss Diana parut, sortant d'un bureau dont la porte, vite refermée, laissa pourtant deviner, l'espace d'une seconde, un homme grisonnant, qui tournait le dos, assis à un bureau.

— Le patron dit que vos clichés sont l'ouvrage d'un faussaire déjà repéré par la police ! déclara la jeune fille. Après ce Genaro, vous ne serez pas surpris d'être tenu pour suspect.

— Je vous dis qu'il n'y a rien à craindre avec ces plaques ! protesta Harrigan. Voulez-vous consulter un connaisseur ? demandez son avis à Paul Miller !

Miss Diana disparut un moment, pour consulter « le patron ». Son absence parut interminable au policier, car la belle Diana allait rapporter une sentence de vie ou de mort. Si Miller était agréé comme expert, il serait, comme convenu, pris en fluturage par la police, et ce serait le salut ! Elle revint :

— Le patron vous donne cette dernière chance de prouver votre bonne foi !

Sauté ! O'Brien sentit se dénouer ses nerfs et sourit, délivré.

Miller arriva bientôt. On soumit à son minutieux examen les deux plaques. A travers ses lunettes, il fixa sur O'Brien un regard indéfinissable.

— Non, vraiment, je ne connais pas l'auteur de ces deux plaques. C'est du très beau travail d'européen, de quoi tromper toutes les polices du monde...

O'Brien reprenait d'un seul coup toute son assurance. Il écarta Moxie pour aller fumer une cigarette sur le pont, tandis qu'on transmettait au patron le résultat de cette consciencieuse expertise...

Miller vint rejoindre O'Brien et lui murmura :

— Dès le premier jour, j'ai compris que vous étiez... J'ai bien reconnu les « vrais » clichés du Trésor. Je sais que je viens de vous sauver la vie. J'espère que vous voudrez bien vous en souvenir au cours du procès, quand la bande sera prise...

Les sirènes des voitures de police emplissaient le port : Miller avait été suivi. Moxie comprit que quel qu'un avait trahi la bande. Un coup de feu claqua dans la nuit. Miller s'éroula, mort.

O'Brien n'avait nulle envie de mourir si près de la liberté. Il s'échappa à travers les couloirs et les escaliers du yacht, mais Moxie le poursuivait de sa haine implacable, résolu à abattre le mouchard avant de tomber lui-même. O'Brien fut blessé, mais la brute succomba bientôt sous les coups de feu des policemen.

Les gaz lacrymogènes eurent raison de Miss Diana, et du mystérieux « patron ». Avec stupeur, on découvrit qu'il s'agissait de Callaghan, le richissime antiquaire, spécialisé dans l'art chinois. Il faisait venir le papier dans les caisses, avec les pièces rares. Callaghan était l'un des édiles les plus populaires de Los Angeles, et jouissait de la réputation d'un fastueux philanthrope... Ses bienfaits lui coûtaient si peu !

O'Brien se remit assez vite de ses blessures. Mais la douce Mary Genaro et son petit garçon savaient bien que les hommages de la presse et la pension du gouvernement ne pouvaient atténuer leur chagrin...

D'autres T.-Men étaient prêts, déjà, comme le malheureux Tony, comme O'Brien, à tenter de nouveau la rude aventure dans cette « brigade du suicide », qui comptait tant de morts, tant de héros, restés dans l'ombre.

FIN

d'arrivée de la vapeur. Le gros homme allait périr dans son étuve, sans pouvoir s'échapper ! En vain il hurla, pleura, se démena. Moxie était déjà loin.

La brute se rendit auprès de Vanni Harrigan et gromda :

— Je viens de me livrer à une petite enquête. Ton ami Galvani l'a bien eu et a essayé de nous avoir aussi. Il se nomme en réalité Genaro. C'est un policier. Sa femme est en ville, et il a suffi du hasard d'une rencontre pour tout dévoiler... Nous allons abattre ce « curieux »... — J'y vais moi-même ! s'écria Harrigan, jouant l'indignation.

— Pas tout seul, mon garçon ! ricana Moxie qui, avec l'Horizontal, accompagna le policier.

Toni, en quittant le Schemer, était venu fouiller la chambre du bandit, pour y découvrir le fameux code. C'est là que le trouvèrent ses exécuteurs. O'Brien, au désespoir, ne savait comment sauver son ami. Tony comprit qu'il était perdu. Il eut assez de sang-froid pour tenter d'innocenter O'Brien :

— Eh bien, oui, je suis un T.-Man ! fit-il en riant. Avoue, Harrigan, que je t'ai bien possédé ! Et le Schemer aussi ! Et je...

Une décharge de parabolium lui coupa la parole. O'Brien essaya son front ruisselant d'une sueur glacée. Pauvre Tony, qui avait payé de sa vie sa mission manquée !

— Toi, nous ne te quitterons plus ! grommela Moxie à l'adresse d'O'Brien.

De nouveau, le policier fut séquestré. Il ne pouvait sortir qu'escorté des deux hommes armés. Surpris d'être sans nouvelles de lui, Lindsay s'aventura dans la maison meublée où logeait O'Brien. Il simula une agression. Et tandis que le faux Harrigan roulait à terre avec cet adversaire, les deux hommes échangeaient promptement deux missives roulées en boule. O'Brien signalait à Lindsay l'existence d'un code dans la chambre du Schemer. La police donnait ordre à O'Brien de laisser tomber l'affaire et de revenir avec les deux clichés ; en attendant, on suivrait Paul Miller.

L'attaque imprévue de cet inconnu parut suspecte à Moxie. Harrigan haussa les épaules :

— Un de vos types qui essaie de me liquider plus discrètement que le fic.

En faisant mine de mettre de l'ordre dans un tiroir de commode, il prit connaissance du message de la police, puis le macha pour l'avaloir. Moxie, aux aguets, demanda du chewing-gum à O'Brien qui, flegmatique, lui en tendit une tablette... Il s'agissait à présent de récupérer les plaques gravées, cachées par O'Brien sous le lavabo de son cabinet de toilette. Moxie se rasa, comme chaque soir. Le policier fit mine de se laver les mains et parvint à saisir les précieux clichés sans attirer l'attention de son terrible gardien.

Shorty fit irruption :

— Le patron veut absolument voir les deux clichés de Harrigan. Et tout de suite !



(The Other Love)

d'après le roman d'Erck Maria Lemarque.

Une production David Lewis.

Réalisée par André de Toth.

Distribuée par METRO-GOLDWYN-MAYER.

Film raconté par Jacques DARNIER.

DISTRIBUTION :

| | |
|-------------------------------------|-------------------|
| Karen Duncan | BARBARA STANWYCK. |
| D ^r Anthony Stanton..... | DAVID NIVEN. |
| Célestine | JOAN LORRING. |
| Paul Clermont..... | RICHARD CONTE. |

DANS le petit salon aux meubles simples et nets, dont la vaste baie s'ouvrait largement sur le magnifique panorama des Alpes vandoises, la jeune femme allait et venait avec agitation. Elle était étrangement belle, avec son impérieux visage un peu pâle, où la bouche mettait une tache de sang et les yeux deux taches de lumière.

Élegamment vêtue, elle avait l'allure décidée de ces femmes à qui la fortune a toujours souri. Mais son aisance naturelle ne suffisait pas à masquer son inquiétude.

Enfin, une infirmière entra : blonde et rose dans sa tenue blanche immaculée, avec cet air affable et rassurant qui caractérise les assistantes des grandes maisons de santé.

— Le docteur vous attend, madame !

Elle guida la visiteuse, à travers les couloirs ripolinés

de clair, jusqu'à la chambre de radiographie. Un homme était là : grand et mince, jeune encore, avec un curieux visage, qu'on aurait pu trouver austère s'il n'avait été éclairci par un beau regard profond et intelligent.

— Docteur Anthony Stanton ! dit-il en s'inclinant. Je suis le médecin-chef du sanatorium. Je suis heureux de vous voir, madame Karen Duncan, bien que je vous connaisse déjà depuis longtemps !

Et, comme la jeune femme s'étonnait, il ajouta avec un sourire :

— Je ne suis qu'un piètre musicien, mais j'adore la musique. J'ai tout vos disques chez moi. Vous êtes une grande artiste, madame, une très grande artiste...

Elle sourit, un peu confuse.

— J'ai examiné vos radios, poursuivit le médecin. Mais, pour la forme, il faudrait que je vous examine à nouveau. Pouvez-vous passer dans la pièce à côté, avec l'infirmière, pour vous préparer ?

Elle acquiesça et sortit, pour revenir quelques instants plus tard, seulement vêtue d'un peignoir léger. Le D^r Stanton la fit alors placer devant l'appareil radioscopique et actionna les manettes. Dans la pièce, maintenant obscure, on n'entendit plus, pendant quelques minutes, que le doux ronronnement du moteur. Derrière le verre opaque qui éclairait faiblement son visage, le médecin regardait avec attention. Enfin, il ralluma.

— Le diagnostic se trouve confirmé, madame, dit-il d'un ton calme. Nous vous guérirons, cela est certain... mais il vous faudra rester ici dix-huit mois au moins, peut-être deux ans...

Un léger frémissement altéra pendant quelques secondes les traits purs de la pianiste.

— Et... mon art ? demanda-t-elle avec effort.

Anthony Stanton haussa les épaules.

— Je suis navré de vous contrarier, madame Duncan, mais jusqu'à votre guérison définitive, il ne doit plus être question ni de tournées, ni de concerts. Même pas de piano dans votre chambre. croyez-moi : l'émotion que suscite en vous la

musique vous causerait une fatigue pernicieuse...

Deux larmes perlèrent au coin des beaux yeux de la jeune femme.

— Renoncer à la musique... c'est renoncer à la vie ! murmura-t-elle sombrement.

Le médecin s'approcha d'elle et la prit affectueusement par les épaules.

— Courage ! dit-il. On vous connaît et on vous admire dans le monde entier. Dès que vous sortirez du sanatorium, vous reprendrez votre œuvre... Et votre gloire grandira encore, s'il est possible, car vous serez plus forte !

Il la regardait si intensément qu'elle baissa les yeux sous la brûlure de son regard.

— C'est bien, docteur, je vous obéirai ! dit-elle d'une voix presque enfantine.

— Bravo ! Et pour nous habituer un peu l'un à l'autre, je vous propose de dîner avec moi ce soir. Acceptez-vous ?

— De grand cœur !

... Quelques instants plus tard, la grande pianiste londonienne prenait possession de son appartement. C'était le plus beau du sanatorium : une grande pièce claire et gaie, luxueusement meublée, dont les fenêtres s'ouvraient sur les montagnes couronnées de neige. Un petit boudoir était attenant, ainsi qu'une grande salle de bain.

Karen était ce qu'on peut appeler une femme forte : toute la vie elle avait lutté pour son art, ne pensant qu'à la musique, et s'y adonnant avec une telle foi qu'elle n'avait même jamais eu le temps de songer à l'amour. Quelques brèves aventures, des intrigues d'un ou deux mois, tel était tout le passé sentimental de cette grande artiste, à qui sa réputation mondiale avait pour ainsi dire rapporté la gloire et la fortune. Avait-elle été heureuse ? Jusqu'ici, elle l'avait cru. Car la musique était sa raison de vivre.

Et voici que, tout à coup, la maladie la terrassait, en pleine action, en plein triomphe ! Pendant des mois, des années peut-être, elle allait être une de ces jolies et



fragiles
créatures, éternellement
allongée sous les couvertures,
et secouée constamment par ces horribles
quintes de toux qui, depuis deux mois, inquiétaient son
entourage. Était-ce possible ?

Elle s'abandonnait à ces tristes pensées, lorsqu'un
frappa à la porte. C'était un domestique du sanatorium
qui apportait une petite boîte.

— On m'a dit de remettre ça à la chambre cinq !
déclara-t-il.

Intriguée, Karen ouvrit le paquet. Il contenait
quelques orchidées blanches, de toute beauté. Pensant à
une erreur, la jeune femme s'habilla et elle sortit dans le
hall, les fleurs à la main.

Le sanatorium du « Mont Vierge » était le plus luxueux
de toute la Suisse. C'est là que les malades fortunés de
toute l'Europe venaient se soigner... et souvent mourir.
L'établissement avait toutes les apparences d'un palace
pour riches hivernants : restaurant, salles de jeux, salons
et bibliothèques. Dans un coin du hall, il y avait une
petite boutique de fleuriste. C'est vers celle-ci que se
dirigea Karen Duncan.

— Je viens vous rapporter ces fleurs, dit-elle à une
jeune employée qui était en train de nouer des gerbes.
Elles ne me sont sûrement pas destinées, car je ne connais
personne au sanatorium !

— Mais si, madame ! répondit la jeune fille. Depuis
six mois, un client nous demandait d'apporter chaque
soir des orchidées blanches au numéro cinq. Ce client
est parti, mais il avait payé d'avance...

La patronne, qui avait entendu, s'approcha de son
employée.

— Vous êtes une petite sotte, Annie ! dit-elle assez
brusquement. Vous devriez savoir que l'appartement
cinq a changé de locataire depuis hier soir !

— Et... qui était la précédente pensionnaire ?
demanda Karen à la fleuriste.

— Une jeune femme charmante, une portugaise !
répondit l'autre.

Et elle ajouta avec, semblait-il, un peu de gêne :
— Mais elle est repartie avant-hier... elle a dû
rentrer dans son pays !

Karen avait pâli légèrement, car l'attitude embarrassée
de la fleuriste venait de lui faire comprendre l'affreuse
vérité : Partie ? Allons donc ! Morte, sans doute, comme
était peut-être mort celui qui, si fidèlement, lui envoyait
des orchidées... et comme mouraient sans doute, l'un
après l'autre, tous les pensionnaires du sana... Et elle-même,
qui couchait dans la chambre aux orchidées
blanches, elle, Karen Duncan, la célèbre pianiste,
n'allait-elle pas mourir, elle aussi ?

Un frisson glacé la traversa tout entière. Mais elle se
domina, car elle venait d'apercevoir le Dr Stanton, en
smoking, qui s'avancait vers elle. Et elle se rappela
soudain qu'il l'avait invitée à dîner.

Le repas fut empreint d'une gaieté cordiale. Le
médecin était si simple, si bon, qu'il était impossible de

ne pas céder

à son charme.
Karen, qui n'avait
jamais accordé aux
hommes qu'une
attention limitée,
s'étonnait de
prendre tant de
plaisir à la conversation.
Elle comprenait
confusément que cet
homme allait être
appeler à jouer un
certain rôle dans
sa vie, tout au
moins sur le plan
moral, et que
pendant de longs
mois il allait être
un peu son conseiller
et son protecteur.
Et cette perspective
lui était nullement
désagréable.

Mais, quand
elle entra dans
sa chambre, pour
se coucher, de
nouveau la tristesse
l'étreignit.
Elle essaya de
dormir, mais en
vain : le sommeil
la fuyait. Dehors,
le vent soufflait
avec violence, faisant
craquer les branches
des sapins. Karen
se remit sur son séant
et alluma sa lampe
de chevet. Elle
considéra un instant
les meubles qui
l'entouraient, ce
cadre auquel elle
n'était pas encore
habituee, et un
terreur soudaine
et insurmontable
la saisit : c'était
là, dans cette
chambre de malade,
qu'avant-hier, sans
doute, était morte
la dame aux
orchidées blanches...
Là qu'elle mourrait
peut-être aussi
bientôt... Il lui
semblait voir glisser,
dans la pénombre,
de grandes ombres
glacées, inquiétantes...
N'y tenant
plus, elle décrocha
le téléphone et
demanda le Dr Stanton.
Lui seul pourrait
la calmer, elle le
sentait bien.

Il arriva quelques
minutes plus tard,
avec son air rassurant
et son regard affectueux.
Il parla à Karen
comme on parlerait
à une petite fille,
la rassura, la
raisonna. On eût
dit qu'il s'échappait
de lui un véritable
pouvoir magnétique.
Et lorsqu'il quitta
enfin la jeune
femme, celle-ci
ferma les yeux,
confiante, apaisée,
souriant presque
de sa frayeur. Et
le bienfaisant
sommeil la prit
tendrement et la
berça sur son
aile...



Célestine Ortis était devenue l'amie de
Karen.



Le dîner fut empreint d'une gaieté cordiale.

Depuis quinze jours, Karen Duncan suivait son traitement avec l'application d'une écolière studieuse. Il n'y avait plus en elle ni révolte ni désespoir. L'ambiance du sanatorium était douce et agréable. La belle pianiste s'habitua au régime strict, mais légalisant qui lui était imposé.

Evidemment, il lui avait été dur de renoncer aux cigarettes, aux cocktails, à tous ces stimulants artificiels dont elle avait souvent abusé durant sa carrière d'artiste. Et, bien plus encore, il lui était à tort et à travers pénible de ne plus jouer de piano.



Mais, de ce côté-là, le Dr Stanton lui avait laissé de l'espoir.

— Vous allez déjà mieux ! lui avait-il dit. Bientôt, il vous sera permis de sortir du sanatorium pour faire quelques promenades en voiture. Et si le mieux persiste, vous pourrez refaire une heure de musique chaque jour, d'ici un mois ou deux... à condition, toutefois, que cela ne vous exalte pas trop !

Quel ascendant il avait sur elle, ce Dr Stanton ! Karen en venait à attendre impatiemment ses visites, à souhaiter qu'il restât près d'elle le plus longtemps possible. Il lui semblait qu'Anthony Stanton n'employait pas avec elle le même ton qu'avec les autres malades. « Il est peut-être amoureux de moi ? » se disait-elle, amusée. Et, à bien réfléchir, cette idée ne lui apportait pas que de l'amusement, mais un véritable, un profond plaisir. Et elle se demandait si, tout au fond d'elle-même, elle n'était pas aussi un peu amoureuse du séduisant médecin...

Stanton habitait, dans l'enceinte du sanatorium, une petite villa rustique, toute pleine de livres et de jolies choses. Il avait invité deux fois sa belle malade à y prendre le thé, et ces visites avaient enchanté Karen. Elle s'était dit que, somme toute, la vraie vie ne consistait peut-être pas à voyager toute seule, à courir de capitale en capitale pour y donner des concerts. Cela, elle l'avait cru jusqu'alors. Mais il lui semblait, soudain, que le fait d'habiter une petite maison comme celle de Stanton, et d'y vivre auprès d'un homme aimé, devait être la seule formule du véritable bonheur.

En attendant, Karen se soignait, et sa santé redevenait bien meilleure.

Sur la terrasse de son appartement, où elle passait chaque jour de longues heures, étendue dans un rocking-chair, elle s'était fait une amie. C'était une jeune femme française, assez jolie, qui se nommait Célestine Ortis. Son appartement était voisin de celui de Karen, et leurs terrasses étaient contiguës, ce qui leur donnait l'occasion de bavarder longuement.

L'attitude de Célestine surprenait Karen et la choquait un peu. En effet, la jeune femme, bien que venue là comme malade, ne se souciait aucunement des prescriptions médicales. Elle fumait en cachette du docteur, et avait toujours chez elle des bouteilles d'alcool et d'apéritif. De plus, elle sortait fréquemment

pour aller dîner à la bourgade voisine, et n'en revenait que fort tard. Un jour, Karen ne put garder pour elle son étonnement.

— C'est bien simple, expliqua Célestine : on me croit malade, mais je ne le suis pas. Je ne suis venue ici que parce que je m'ennuie chez moi, et que je ne m'entends pas avec mon mari. Mais ils ont beau dire ce qu'ils voudront : je sais bien, moi, que je ne suis pas atteinte.

Karen ne répondit rien. Trop de chose lui prouvait que Célestine mentait.

— Ce fut une grande joie pour la belle pianiste que d'effectuer ses premières sorties au dehors du sanatorium. Le Dr Stanton le lui avait enfin permis. Et Karen s'empressa de louer un cheval et une voiture légère, avec laquelle elle pouvait aller jusqu'au bourg voisin. C'était le printemps. Les routes de montagne, bordées de hauts sapins, fleuraient bon la résine fraîche. Et la jeune femme se sentait vraiment heureuse. Elle se reprenait à vivre, à espérer. Et elle savait bien, dans le fond d'elle-même, que le Dr Stanton n'était pas étranger à cette résurrection.

Un jour qu'elle faisait sa promenade quotidienne, sa voiture débouchant d'une allée faillit être accrochée par une puissante automobile de course qui arrivait à toute allure. Karen poussa un cri et tira sur les guides. Mais, plus prompt encore, le conducteur du bolide donna un brusque coup de volant. Après une embardée, l'auto alla buter contre un arbre et s'immobilisa, l'avant endommagé. Les deux occupants sautèrent à terre et examinèrent les dégâts.

Karen Duncan avait rattrapé son attelage.

— Je suis navrée, messieurs, et je m'excuse. C'est de ma faute, j'aurais dû ralentir. Puis-je vous être utile en quelque chose ?

— L'un des deux hommes — celui qui tout à l'heure pilotait la voiture — enleva son casque et ses lunettes. Karen vit qu'il était jeune et beau garçon, avec des cheveux noirs bouclés et un visage énergique.

— Ce n'est rien, madame ! dit-il avec un sourire. Et les accidents ne sont jamais fâcheux quand ils sont dus à des personnes aussi jolies que vous !... Si vous allez jusqu'au bourg, je vous demanderai simplement d'avoir la gentillesse de m'y conduire, afin que je puisse chercher un dépanneur !

— Très volontiers ! dit Karen, amusée.

Pendant le trajet, l'inconnu se présenta. Il s'appelait Paul Clermont. Coureur automobiliste, il venait dans la région pour disputer une course de montagne qui devait avoir lieu le surlendemain, dimanche.

— J'espère, dit-il galamment, que vous me ferez l'honneur d'y assister ? Je courrai en pensant à vous, et ainsi je gagnerai sûrement !

La jeune femme rougit. Elle était tentée d'accepter l'invitation, mais une soudaine pueudeur la retint. Et puis, était-ce bien prudent de quitter le sana pendant toute une journée ? Que dirait le Dr Stanton ?

Elle déclina poliment l'invitation. Mais Paul Clermont ne se tint pas pour battu. Pendant tout le reste du trajet, il insista encore, tout en faisant à Karen des compliments sans détours. Et son regard était si éloquent, si plein d'admiration et de désir, que la pianiste se sentit ébranlée.

— Vous viendrez, n'est-ce pas ? demanda encore l'audacieux coureur en prenant congé de la jeune femme.

— Je... je ne crois pas... je ne peux rien vous promettre ! bredouilla la jeune femme en fouettant son cheval.

En rentrant au sana, elle pensait encore à sa rencontre, et aux avances non dissimulées du séduisant Paul Clermont. Mais son trouble se dissipa en reconnaissant, sur la terrasse, un visiteur qui bavardait avec le Dr Stanton. Ce visiteur était le professeur Linnaker, le médecin londonien qui avait soigné Karen et qui lui avait recommandé le sanatorium de « Mont Vierge ». La jeune femme l'aimait beaucoup, et ce fut avec empressement qu'elle courut à lui.

— J'allais repartir, Miss Duncan, fit le praticien, et je suis enchanté de vous voir avant mon départ. Nous parlions justement de vous, avec le Dr Stanton. Il me disait que vous étiez la plus charmante de ses malades... une malade qui va bientôt guérir... Si vous saviez avec quel enthousiasme il parle de vous, ce bon Stanton !

Karen rougit légèrement, et baissa les yeux sous le regard des deux hommes.

— Il faut l'écouter et le suivre, reprit le professeur Linnaker. C'est à lui que vous devez votre santé morale et physique !

Là-dessus, le professeur prit congé de Karen et d'Anthony et remonta dans sa voiture.

Toute songeuse, Karen regagna sa chambre. Sur la terrasse, Célestine l'attendait. La pianiste ne put résister au désir de lui raconter sa rencontre de l'après-midi avec Paul Clermont.

— C'est merveilleux ! fit Célestine avec enthousiasme.

Paul Clermont lui proposa de l'emmener à Monte-Carlo. →



Posément, elle alluma sa cigarette au briquet d'Anthony.



Et dimanche, vous irez le voir courir, j'espère ?

— Ma foi non !

La jeune française la regarda avec une sorte de commisération.

— Je vois ce que c'est... dit-elle enfin. Vous aimez Anthony Stanton, hein ? Vous aussi, vous êtes pincée !

— Mais non,

voilà... qu'allez-vous imaginer là ?

— Alors, ma petite, ne faites pas l'innocente... Ça crève les yeux que vous l'aimez. Vous êtes comme toutes les autres !

Karen leva sur elle des yeux inquiets.

— Comme toutes les autres ? Que voulez-vous dire ?

Célestine alluma posément une cigarette.

— Je veux dire, reprit-elle, que toutes les femmes du sana ont été amoureuses du bel Anthony. Dès qu'elles arrivent, il déploie son charme, il leur dit des mots tendres, il les embobine ! Mais il ne faut pas s'y laisser prendre : c'est son truc, ma chère ! C'est uniquement son travail de médecin qui l'intéresse... Toutes ces gentillesses, c'est uniquement fait pour prendre de l'ascendant sur ses malades, pour qu'elles l'écoutent et qu'elles suivent bien sagement leur traitement. Mais après, quand elles sont guéries... eh bien, il les laisse tomber !

— Vous croyez ? demanda Karen, qui était devenue subitement pâle.

— Mais j'en suis sûre ! Et toutes les jeunes femmes du « Mont Vierge » le savent bien. Elles connaissent mieux que vous le bel-Anthony !

Karen Duncan était bouleversée. Les mots de Célestine lui étaient entrés dans le cœur comme des poignards. Et quand son amie l'eut quittée, elle se mit à réfléchir tristement. Oui, c'est bien cela... elle avait failli être dupe. Et dire qu'elle avait été sur le point de l'aimer, ce « bel Anthony ! » Que tout cela était donc grotesque...

Elle ne se rendait même pas compte que des larmes coulaient maintenant sur son beau visage. Mais un bruit de pas la fit tressaillir. Elle tamponna ses yeux en hâte, et se composa une attitude pour accueillir Anthony Stanton.

— Alors, dit-il gaiement, comment va notre belle musicienne ?

— La musicienne va bien, docteur. Et elle veut justement vous demander de s'absenter toute la journée dimanche, pour aller voir la course d'autos...

Stanton hocha la tête.



Paul demeura longtemps sans répondre.



Elle n'a plus que quinze jours à vivre, dit l'infirmière.

— Vous n'êtes pas encore assez bien pour cela, dit-il. Il ne faut tout de même pas exagérer ! J'ai d'ailleurs l'impression que ces promenades quotidiennes vous fatiguent un peu trop. Voyons le pouls...

Avec autorité, il s'empara du poing de Karen et consulta sa montre.

— Hum, hum ! Je ne suis pas absolument satisfait. Il faut reprendre plus sérieusement votre régime ! Soudainement cabrée, la jeune femme se leva :

— Régime, régime ! Vous n'avez que ce mot là à la bouche. Malgré vos gentilles et vos regards caressants, vous ne pensez qu'à la médecine ! Vous ordonnez, vous défendez. Et bien, moi, j'en ai assez ! Je veux vivre, entendez-vous ? Vivre ! Je veux...

Un sanglot lui coupa la parole. Et elle s'enfuit, le visage dans son mouchoir, laissant le malheureux docteur médusé.

* *

Toute la journée du lendemain, Karen la passa à réfléchir. Tour à tour attendrie et révoltée, elle finit cependant par revenir à la raison. Et avec un peu de remords, elle se promit de suivre de nouveaux prescriptions du docteur, qui certainement ne voulait que son bien. Mais elle prit aussi la décision de lutter de toutes ses forces contre l'amour qu'elle avait senti naître en son cœur, et de ne plus connaître Anthony Stanton que comme médecin, et non comme homme...

La journée du dimanche lui parut interminable. Par sagesse, elle avait renoncé à la course d'autos, malgré les obligations de Célestine, qui naturellement s'y était rendue. Mais, en partant, la jeune femme lui avait remis une petite clef.

— Tenez, avait-elle dit, voici la clef qui ouvre la petite porte de service. On peut sortir par là sans que les

docteurs n'en sachent rien. Je vous la donne... au cas où vous changeriez d'avis !

En riant, Karen avait mis la clef au fond de son sac, en se jurant bien de ne pas s'en servir.

Vers sept heures du soir, elle fut appelée au téléphone. C'était Célestine qui la demandait du bourg.

— La course était magnifique, lui dit-elle, mais Paul Clermont n'a pas gagné, à cause d'un accident mécanique. Il prétend que c'est de votre faute... Il ne parle que de vous, et il est très abattu. Si vous étiez charitable, vous viendriez le consoler...

— C'est bon, j'arrive ! répondit Karen sans même se rendre compte de ce qu'elle disait.

Elle se hâta de s'habiller, sortit furtivement du sana, trouva une voiture. Une demi-heure plus tard, elle entra à l'hôtel du bourg. Elle trouva Paul Clermont au bar, en compagnie de Célestine. Cette dernière avait certainement beaucoup bu, car elle était fort surexcitée.

— Enfin, vous voilà, chérie ! s'exclama-t-elle. Paul était tellement impatient de vous voir. Maintenant que les amoureux sont réunis, je rentre au sanatorium... je me sens un peu fatiguée !

Et, ayant embrassé Karen, elle se dirigea vers la porte, d'une démarche mal assurée.

Déjà Paul Clermont avait pris les mains de la pianiste entre les siennes.

— Si vous saviez, dit-il avec fougue, comme je suis heureux de vous voir... Vous dînez avec moi ? Je ne vous lâche plus.

Elle acquiesça, souriante, prête à toutes les folies. N'avait-elle donc pas le droit de vivre comme les autres, un soir, rien qu'un soir ?

Ce fut un dîner d'amoureux. Paul se montrait étourdissant de verve et d'entrain. Follement entreprenant, aussi. Il émanait de lui un si chaud rayonnement, tant de vitalité, que Karen ne pouvait plus résister.

— J'habite Monte-Carlo, disait le jeune homme, et je rentre cette nuit par la route. Si vous comprenez la vie, Karen, partez avec moi, je vous enlève !

— Et si je disais oui... fit la jeune femme avec un sourire. Que m'arriverait-il ?

— Je ferais de vous la plus aimée et la plus heureuse des femmes ! affirma Paul avec force.

Karen ferma les yeux. Un étrange, un incompréhensible vertige la saisit tout à coup. Oui, c'est cela qu'il fallait faire, elle le comprenait maintenant : fuir, fuir à tout prix le sanatorium, la chambre aux orchidées, la mort lente au milieu des produits pharmaceutiques... Fuir aussi le Dr Stanton et sa tendresse professionnelle... Fuir vers une nouvelle vie...

Brusquement, elle mit sa main sur celle de Paul Clermont.

— Je vous demande une heure, dit-elle, et je pars avec vous !

Elle prit un taxi, regagna le sanatorium où elle entra par la petite porte. Dans la chambre, fébrilement, elle remplit deux valises. Elle se ferait envoyer le reste de ses affaires à Monte-Carlo... plus tard...

Avant de partir, elle éprouva le désir soudain d'embrasser Célestine et de l'informer de sa décision. Mais, quand elle fut dans le couloir, elle recula soudain, glacée de peur, et faillit pousser un cri : la porte de Célestine était grande ouverte, et deux infirmiers en blouse blanche sortaient de la chambre avec un chariot. Sur ce chariot : un corps étendu, raidi, recouvert d'un drap... le corps de Célestine.

Karen étouffa un cri d'horreur. Ainsi, Célestine était morte subitement, en rentrant du bourg ! Morte victime de son inconscience, de ses folies... Elle aussi était une « dame aux orchidées »...

La pianiste sentit une sueur froide lui couler dans le dos. Elle fut sur le point de défaillir. Après tout, elle-même n'était-elle pas promise au même sort ? La mort dans cette clinique, quelle chose horrible... mieux valait vivre, aimer, danser... vivre éperdument pendant qu'il en était encore temps.

Subitement décidée, elle se raidit. Glissant le long du mur, comme une voleuse, elle gagna la porte du jardin. Là-bas, sur la route, le taxi l'attendait.

* *

Il y avait deux semaines déjà que Karen Duncan était à Monte-Carlo avec Paul Clermont. Le jeune



Karen Duncan mourut comme un enfant qui s'endort.

homme, qui n'était coureur automobiliste que par désœuvrement, possédait une immense fortune. Avec lui, Karen connut les palaces, les boîtes de nuit, les salles de jeu, les folles soirées au champagne. Elle connut aussi les étreintes, auxquelles elle se livrait avec un entêtement farouche, une sorte d'ardeur désespérée. Aimait-elle réellement Paul ? Elle n'eût su le dire. Il avait l'air, de son côté, sincèrement épris, la comblait de cadeaux et d'attentions. Et Karen, pour l'en remercier, se jetait à corps perdu dans cette passion qui brisait son corps sans atteindre son âme.

Parfois, d'atroces quintes de toux la secouaient tout entière. Elle se sauvait alors pour s'isoler, et cacher à son amant le mal qui la rongeaient. Elle sentait bien, maintenant, que cette vie l'épuisait, qu'elle n'en avait plus que pour quelques semaines. Mais, qu'importait après tout, puisqu'elle vivait... ou qu'elle croyait vivre !

Souvent elle se mettait au piano, et ses doigts de musicienne couraient le long des touches, arrachant à l'instrument de sublimes accords. Paul l'écoutait avec ravissement, sans se rendre compte que la musique épuisait Karen plus que tout autre chose.

Un soir que son amant était au casino, Karen jouait une rhapsodie, dans sa somptueuse chambre d'hôtel. Quelqu'un entra, s'approcha d'elle à pas lents. La musicienne, relevant la tête, reconnut Anthony Stanton. Elle ressentit en elle un grand bouleversement, mais ne voulut rien en laisser paraître. Posément elle prit une cigarette, l'alluma au briquet que lui tendait le médecin, et demanda enfin d'un ton calme :

— Que nous vaut l'honneur de votre visite ?

Anthony la regarda longuement avant de répondre.

— Je suis venu vous rechercher, dit-il enfin.

Karen secoua la tête.

— Vous vous êtes dérangé pour rien. Je ne reviens-drai plus jamais là-bas...

Le médecin pâlit.

— C'est votre dernier mot, Karen ?

— Le dernier. J'aime Paul Clermont et je suis heureuse, c'est tout.

Un silence pesa. Anthony, comme accablé, avait courbé les épaules.

— C'est bon, dit-il d'une voix sourde. Adieu, Karen !

Il sortit et se fit conduire au casino, où il savait trouver Paul Clermont. Le coureur le reçut assez sèchement.

— Je sais, monsieur, que vous êtes amoureux de Karen Duncan, dit-il. Mais je regrette, et je vous le dis tout de suite : c'est ma maîtresse, et je l'aime aussi. Désirez-vous autre chose ?

Le D^r Stanton le regarda droit dans les yeux.

— Ce n'est pas en rival que je viens vous voir, dit-il froidement, mais en tant que médecin de M^{me} Duncan. Saviez-vous qu'elle était à l'article de la mort ? Non ? Eh

seule avec Anthony, elle se mit à sangloter convulsivement.

— Anthony, je ne pouvais pas partir en Égypte... je ne le pouvais pas... Quand je me suis trouvée sur le yacht, avec tous ces gens qui buvaient pour fêter notre départ... cela a été plus fort que moi, je me suis sauvée, toute seule, sous la pluie... Un homme, dans la rue, a voulu m'emmener chez lui, m'embrasser... J'étais folle de désespoir... Je lui ai donné un diamant pour qu'il me ramène ici en voiture... Anthony... me pardonnerez-vous ?

Le D^r Stanton avait posé sa main fraîche sur le front brûlant de Karen.

— Anthony... murmura-t-elle encore. Je vous aime...

— Moi aussi, ma chérie, je vous aime, depuis le premier jour. Et je vous demande de devenir ma femme.

Karen ouvrit tout grands ses beaux yeux baignés de larmes, et un rayon d'ineffable bonheur passa dans son regard.

... Quand le docteur sortit de la pièce, il se trouva nez à nez avec un homme vêtu d'une canadienne qui lui saisit brusquement le bras. C'était Paul Clermont.

— J'arrive à l'instant, dit-il d'une voix émue. Comment va Karen ?

— Comme une femme qui va mourir ! répliqua le praticien. Désirez-vous la voir ?

L'autre hésita. A voir son visage ravagé, on sentait qu'un rude combat se livrait dans son âme.

— Non, dit-il enfin. Je lui ai déjà fait assez de mal... Je crois que vous seul, docteur, pouvez faire encore quelque chose. Demandez-lui de me pardonner... je ne savais pas.

Il essaya furtivement une larme au coin de sa paupière, et gagna lentement la porte.

Anthony Stanton se rendit au laboratoire, où l'on venait de développer les radios de Karen qu'on avait faites dès son arrivée.

— Alors, dit-il à l'infirmière : mauvais, hein ?

— Très mauvais, docteur... vos assistants prétendent qu'elle n'en a plus que pour quinze jours au maximum.

Anthony Stanton serra les mâchoires.

— Je m'en doutais... murmura-t-il d'une voix blanche.

Et il ajouta très bas, comme pour lui-même :

— Nous nous marierons demain...

* *

... Ce fut dix jours plus tard que mourut Karen Duncan. Anthony, son mari, s'était mis au piano pour lui jouer une mélodie que, piètre musicien, il exécutait

(Suite page 16.)

Nos lecteurs qui le désirent peuvent, en nous adressant une enveloppe timbrée à 15 francs, recevoir une réponse directe.



J'ai un ami, mes chers lecteurs, qui est un type tout ce qu'il y a de sérieux. Il porte toujours un complet noir, des binocles, un col en celluloid et un chapeau melon : vous voyez ce que je veux dire ?

L'autre jour, comme nous parlions de cinéma — pour changer un peu ! — cet ami m'a déclaré d'un ton solennel :

— Vois-tu, mon cher, le cinéma est, dans bien des cas, un instrument pernicieux. Il corrompt la jeunesse et lui donne de mauvaises idées !

Et, comme je m'étonnais, il a sorti de sa poche un journal — sérieux aussi, bien entendu — et l'a déployé avec indignation.

— Tiens, me dit-il, regarde : partout tu vois des vols, des crimes, des agressions perpétrés le plus souvent par de très jeunes gens. Et quels sont les vrais responsables, je te le demande ? Les films policiers, mon vieux, qui apprennent à toute cette jeunesse la manière de voler, d'escroquer, de tuer, peut-être...

« Et ce n'est pas tout. La morale est en déconfiture, on assiste partout à un relâchement des mœurs : or je prétends que la faute en est à tous ces films légers, audacieux, libertins, qui ne nous montrent que des faux ménages, des situations irrévérencieuses et des maris ridiculisés... sans parler enfin des répercussions fâcheuses, sur le plan social, de tous ces films qui montrent le luxe et la fortune à ceux qui en sont privés ».

Et mon ami a conclu, d'une voix sépulchrade :

— Le cinéma est une école funeste où la jeunesse ne peut puiser que de mauvais exemples !

Et voici, mes chers amis, sans faire de commentaires personnels (car la place me manque), je livre à votre méditation les paroles de mon ami. A vous de me dire si vous les jugez sages ou insensées, si vous les approuvez ou les blâmez. Le cinéma peut-il vraiment être parfois un instrument aussi redoutable ? Dans quel cas ? Et si oui, quel remède y apporter ?

En somme, ce que je vous demande, c'est tout simplement de faire vos petits censeurs ! Que les pudibonds et les indu-

gents prennent la plume pour m'écrire leur avis à ce sujet. Rassurez-vous : il ne s'agit pas pour nous de relever le moral de la France ! Mais seulement d'éclairer un peu notre lanterne et d'ouvrir entre nous un débat qui peut devenir passionnant !

LE CAMERAMAN AMOUREUX.

Réponses aux lettres :

UN LECTEUR ASSIDU. — « Je suis un vieux lecteur du Film Complet depuis 1936. Pourquoil ne faites-vous pas, comme avant la guerre, paraître votre film trois fois par semaine ? Voici mon idée : lundi et samedi, film américain ; jeudi, film anglais, italien ou français, etc. »

Réponse. — Mon cher lecteur, vous ne devez pas ignorer que depuis la guerre le papier est rare, et que les journaux n'ont pas encore pu reprendre leur rythme normal. Mais soyez tranquille : la prospérité reviendra, et les lecteurs du Film Complet retrouveront la belle époque d'autrefois ! Mais si, nous publions souvent des films avec les artistes dont vous parlez : suivez nos parutions. Quant à publier la liste complète des Films Complets, je ne puis le faire ici par manque de place. Indiquez-nous les numéros qui vous manquent.

YVONNE B., A AYDA (MAROC). — « Je lis tous vos courriers, et je vois que vous parlez souvent d'artistes. Je voudrais vous demander votre avis sur les artistes en général. Je voudrais être artiste : j'ai quinze ans, mais s'il faut attendre encore quelques années j'attendrai. Je mesure 1 m.51, je suis brune ou teint clair, yeux châtain clair. Je prends des cours de danse classique depuis quatre ans et je suis très avancée, et des cours de piano depuis six ans, que j'ai arrêtés parce que mon piano est cassé », etc.

Réponse. — Ma chère petite amie du Maroc, que voulez-vous que je vous dise sur les artistes en général ? C'est un beau métier, très difficile, et je les admire tous, suivant leur talent et suivant mes goûts. Quant à votre carrière personnelle, je vous conseille fortement d'attendre encore avant d'y songer, puisque vous n'avez que quinze ans ! Je suis navré pour vous que votre piano soit cassé. Un conseil, petite fille, faites-le réparer, c'est ce qu'il y a de mieux à

faire ! Pour les photos que vous demandez, écrivez à Dorothy Lamour et à Yvonne de Carbo sous double enveloppe, nous transmettrons vos lettres.

CLAUDE A. CONSTANTINE. — Ce lecteur nous demande divers renseignements concernant le Film Complet et ajoute : « Marcel Cerdan n'a-t-il tourné qu'un film ? Quelles sont vos impressions ? Les relations de Rita Hayworth et d'Ali-Khan ne sont-elles pas simple médisance des journaux ? »

Réponse. — Vous n'avez qu'à nous écrire en commandant les films qui vous manquent et en joignant le montant de cette commande, vous les recevrez aussitôt. Oui, Marcel Cerdan n'a tourné qu'un film : L'Homme aux mains d'argile. Je ne puis vous donner mon impression, car je ne l'ai pas encore vu. Votre question au sujet de Rita et d'Ali me surprend : ne lisez-vous donc pas les journaux ? Exact en ce qui concerne Pierre Blanchar.

BLONDE INCENDIAIRE, A LYON. — « Je me présente : La blonde Incendiaire. Ce n'est pas que je possède les talents de Betty Hutton, loin de là. C'est simplement parce que j'ai une dizaine de cavaliers ou bal et une quinzaine à la plage. Mon acteur préféré est Jean Marais. Il y a trois ans que je l'aime. Quand je le vois paraître sur l'écran, j'en tremble, je ne peux plus avaler, je l'embrasserais bien, mais... Pourriez-vous me dire pourquoil, dans mes rêves, il fait la cour à des jeunes filles et jamais à moi ; ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'il les embrasse ! Comprenez-moi... dites, monsieur le Cameraman, ne pourriez-vous pas dire à Jean Marais de venir à Lyon ? Qu'il vienne se faire, on se le reconnaîtra pas, et c'est bien moins loin que l'Égypte... », etc.

Réponse. — Ma chère Blonde Incendiaire, vous manquez un peu de modestie en parlant de vos flirts, mais vous êtes bien sympathique tout de même ! Ce qui est certain, c'est que vous me paraissez tout à fait obsédée par l'idée d'embrasser Jean Marais ! Et vous rêvez déjà de le voir venir à Lyon incognito, sans doute pour monter jusqu'à votre balcon, tel Roméo, avec une échelle de soie... Ah ! c'est beau la jeunesse ! Vos renseignements concernant votre idole sont exacts.

E. V., A PONT-COURONNE. — Après vous avoir dit combien il aime notre rubrique, ce lecteur ajoute : « Maureen O'Hara répond-elle aux lettres ? J'ai beaucoup d'admiration pour cette vedette, et je voudrais lui écrire. Est-il vrai que Tina Rossi a un ail de verre et un pneumothorax (sic). Est-il vrai également que Tyrone Power divorce de Linda Christian ? »

Réponse. — Cher ami inconnu, vous me semblez habiter une région où l'on élève particulièrement bien le canard ! Mais non, Tina Rossi n'a pas un ail de verre, qui est-ce qui vous a raconté ça ? Je ne crois pas non plus qu'il ait un pneumothorax, car il me semble en excellente santé. Quant au divorce de Tyrone Power-Linda Christians, vous allez un peu vite : voilà trois mois qu'ils sont mariés, laissez-leur prendre quand même un peu de bon temps, à ces amoureux ! Si vous voulez écrire à Maureen O'Hara, faites-le sous double enveloppe à notre adresse, nous transmettrons. Et à l'avenir, ne croyez pas tout ce qu'on vous dit !

Le C. A.

(Toutes les réponses seront publiées dans le journal avec les initiales ou le pseudonyme du correspondant.)

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION, 43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e).

Le Directeur-Gérant : J. MITRY.

Avec une touchante maladresse. La jeune femme était étendue sur un canapé. Elle rendit l'âme doucement, comme un enfant qui s'endort, avec un doux sourire sur les lèvres.

Elle mourait heureuse, dans la petite maison d'Anthony, cette petite maison rustique qu'elle avait tant aimée.

Au seuil de la mort, elle venait enfin de vivre. Par son geste admirable, le Dr Stanton lui avait appris ce qu'est le véritable amour...

FIN

AVEZ-VOUS PENSÉ A ACHETER LES N° 5 ET 6 DE :

6 Romans Complets



Vous trouverez dans chaque album 6 récits romancés des plus beaux films.
EN VENTE PARTOUT, le N° : 25 fr.

POURQUOI ne réussiriez-vous pas ?

Demandez au **Professeur ANDRIEU** (serv. F. C. 47), 8, rue des Salenques, TOULOUSE, une analyse détaillée de vos moyens de succès (santé, affaires, etc.). Joignez : date de naissance, enveloppe timbr. avec adresse, et 30 fr. en T.-P. pour frais.
 Prix de l'analyse : 150 fr. MAIS N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT. Paiement uniquement à satisfaction.



CHEVALIÈRE

DORÉE A L'OR FIN : 295 FR. SUPER-LUXE à 495 FRANCS
 Initiales : 30 francs.
 Modèle dame : 295 francs.
 ALLIANCES dorées à l'or fin : 250 francs.
 Joindre un fil à la grosseur du doigt. Envoi contre remboursement. Frais 95 francs.
ARÉOR 74, rue de la Folie-Méricourt.
 Service FC. 27. PARIS (11^e).

NEZ PARFAIT
 LE RECTIFICATEUR BREVETÉ, refait le nez en dormant, sous les nez disgracieux.
 Envoi contre 2 timbr. Taxes.
LABORATOIRE RECHERCHES N° 14 LA ROCHE Hte-Savoie

GRANDIR Gagnez 3, 10, 15 cm. et plus, grâce aux soins scientifi. Américains. Révolution de la science moderne. Augmentation Bone ou Jambes seules. Grand et fort avec système P. V. : Réf. enthousiastes. Résultat certain. Inusité. remboursement. Envoyez 760 frs ou demandez l'information illustrée gratuite. Discretion.
OLYMPIC 46 Bd Victor-Hugo, 19, Nice

AMAIGRISSEMENT RAPIDE

Discret, efficace, sûr.
EMBOCROQUON DU DOCTEUR ARION
 En vente partout : 330 francs.
Docteur ARION, 33, fg Montmartre, Paris.

GRANDIR 10, 20, 30 cm.
 DEVENIR ELEGANT, SVELTE, FORT
 Envoi gratuit, s. p. formé - 2 timbr.
 Ecrire Dr de L'INSTITUT MODERNE
 N° 35 LA ROCHE (Haute-Savoie) France

★ Les points noirs, les boutons d'acné

sont vaincus définitivement par quelques séances d'ionisation. L'épiderme ainsi traité devient net, clair, uni.

La séance : 150 frs à

L'ACADÉMIE DE BEAUTÉ DE LA FEMME DE FRANCE

43, RUE DE DUNKERQUE, PARIS
 — Téléphone : TRUDAINE 09-94 —
 Salons ouverts tous les jours, sauf le dimanche et le lundi.

BONHEUR & FORTUNE

SONT DANS VOS CHEVEUX !
 — Amour — Retour d'affection — Affaires —
L'ASTRO-RADIESTHOGRAFIE
 fera vaincre toutes difficultés. Envoyez date naissance et (important) une petite mèche de cheveux, envel. timbr. et 150 fr. "Prof. PAGLIO".
 Boite postale 97.17, Paris (17^e). (Service X)

Vous pourrez lire dans le n° 170 du

FILM COMPLET

16 PAGES GRANDS
 LE RÉCIT DE 2 GRANDS FILMS



EN VENTE PARTOUT
 16 pages : 8 francs

UN SEUL MAGAZINE DE CINÉMA

Cinémonde

CINEVIE CINEVOGUE

LA VIE PALPITANTE DU CINÉMA
 SES GLOIRES, SES AMOURS, SES DRAMES

CHAQUE LUNDI 20 PAGES

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION
 43, rue de Dunkerque - PARIS (X^e)

N. M. P. P.

Régie exclusive de la Publicité : A. D. P.
 1, rue des Italiens, Paris (IX^e). (Pro. 74.54)